

Mémoire de berger et regard d'épigraphiste dans les montagnes d'Iran

Olivia Ramble

— Là-bas, tu les vois ?

— Non, je ne vois rien.

Hussein¹ éclate de rire et me prend par les deux épaules pour m'orienter.

— Mais non ! Là-bas. Maintenant, tu les vois ?

Je suis son index du regard et m'efforce de scruter la masse de rochers dans la direction qu'il indique. Le soleil de l'Iran peut être cruel. En ce début d'après-midi il s'abat brutalement sur la plaine du Marvdašt et les crêtes rocheuses qui l'enserrent ; il chasse les ombres, écrase les courbes et les reliefs, fausse les distances et les volumes. Mon regard est perdu parmi les pierres blanchies de ce tableau curieusement bidimensionnel.

— Non, désolée, je ne vois toujours rien.

Hussein soupire, résigné.

— Bon allez viens, je t'emmène.

Il s'élance vers la falaise. Il saute légèrement de rocher en rocher et j'ai du mal à le suivre. On a l'impression étrange que la falaise recule au fur et à mesure qu'on avance. Hussein a passé son enfance à parcourir la montagne avec le troupeau de brebis de sa famille. Il semble avoir intériorisé chaque détail de ce paysage minéral.

C'est seulement lorsqu'il m'arrête devant que je vois enfin les trois inscriptions que je cherche depuis ce matin avec mon collègue Milad. Milad est iranien, spécialiste des langues de l'Iran ancien – mais lui est né et a grandi dans la capitale et semble tout aussi désemparé que moi par cet océan de roches et de poussière. Les trois inscriptions sont gravées l'une à côté de l'autre sur la face verticale d'un gros bloc de pierre, perdu parmi les rochers accumulés au pied de la montagne Kuh-e Rahmat. Chaque inscription orne une petite alcôve, sculptée

¹ Le prénom a été changé.

en imitation modeste, sans doute, des aménagements funéraires rupestres plus anciens et beaucoup plus fastueux qui surplombent les sites royaux de Naqš-e Rostam et Persépolis à quelques kilomètres de là (fig. 1 et fig. 2). Elles sont toutes les trois gravées dans une écriture moyen-perse cursive. Une première ligne, inscrite en arc, suit la forme voûtée du haut de l'alcôve ; le reste du texte est inscrit à la verticale et remplit le cadran central. Sur la partie supérieure du rocher sont creusées de petites dépressions – il s'agirait de « bols » pour effectuer des libations en lien avec le caractère funéraire des inscriptions.



Fig. 1 : Inscription rupestre funéraire, période sassanide tardive, relief sculpté, Taxt-e Tāvūs, Fārs, Iran © Photographie Olivia Ramble.



*Fig. 2 : Tombeau achéménide du roi Darius, ^v^e siècle avant notre ère ; et bas-relief rupestre sassanide ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère, reliefs sculptés, Naqš-e Rostam, Fārs, Iran
© Photographie Olivia Ramble.*

Je sais que je ne les retrouverai jamais sans l'aide d'un guide, même après y avoir été accompagnée, et me mets tout de suite au travail. Je sors mon trépied, le plante le plus solidement possible sur le terrain inégal, et y pose la caméra. Je coince une balle de billard noire dans une fissure de la roche à gauche des inscriptions, et Milad se positionne à droite avec une balle de billard verte que le jeune homme à l'accueil de l'hôtel nous a aidés à fixer au bout d'un bâton. La surface luisante des boules reflète l'éclat de mon flash pour le rediriger sur

les inscriptions. Ceci permet un jeu d'ombre et de lumière qui fait ressortir le tracé gravé des lettres, sinon rendues presque invisibles par le soleil brûlant de la mi-journée.

Hussein nous regarde faire en silence. Il s'est posé accroupi en parfait équilibre sur le rebord périlleux d'un gros rocher, juste au-dessus de nous. Il déclare brusquement :

— Si ce genre de choses t'intéresse, je sais où il y en a d'autres.

Je m'arrête net de prendre des photos et me dégage de la sangle de ma caméra, emmêlée dans les pans de mon voile. La réverbération du soleil sur les pierres est éblouissante et je mets ma main en visière pour mieux voir son visage.

— Tu veux dire que tu as vu d'autres inscriptions comme ça dans les alentours ?

— Des grottes, des dessins – et aussi des inscriptions. Puis, avec un sourire malicieux : Je sais où elles sont mais je ne te le dirai pas.

Mon projet de doctorat était axé sur l'étude *in situ* des inscriptions moyen-perses sassanides (III^e au VII^e siècle de notre ère). Lors de mon master, je m'étais intéressée à la réutilisation d'anciens sites et monuments achéménides (VI^e au IV^e siècle avant notre ère) plus de cinq siècles plus tard par les rois sassanides. La mémoire qu'auraient eue les premiers rois sassanides de leurs prédécesseurs achéménides est un des épineux dossiers des études iraniennes anciennes : une inscription sassanide gravée sur une ruine achéménide, fait-elle état d'un véritable souvenir historique pour une dynastie depuis longtemps évanouie, ou s'agit-il d'une « technique de mémoire² » déployée par les rois sassanides pour s'approprier les ruines somptueuses qui jalonnent leur territoire nouvellement conquis, pour s'inscrire, littéralement, dans les montagnes de l'Iran ? Cette réflexion m'avait sensibilisée à l'importance fondamentale du contexte spatial d'un texte rupestre pour en saisir toute la signification, la portée politique et légale, sans doute rituelle aussi.

J'étais frappée lors de mes lectures par le fait que les inscriptions rupestres mentionnent presque systématiquement les éléments saillants de leur environnement naturel (source d'eau, grotte) et construit (ponts, puits), en dehors duquel elles perdent toute leur raison d'être. À l'aide d'outils linguistiques (pronoms déictiques, adverbes), le contenu du texte situe l'inscription physique en

² L'historien de l'art Matthew Canepa propose d'interpréter les bas-reliefs et inscriptions sassanides gravés au sein d'anciens sites achéménides comme des « techniques » permettant à la nouvelle dynastie de s'inscrire dans la continuité d'un empire perse passé et de légitimer leur prise de pouvoir ; Matthew Canepa, « Technologies of memory in early Sasanian Iran : Achaemenid sites and Sasanian identity », *American Journal of Archaeology*, 2010, n° 114/4, p. 564.

fonction de son contexte matériel. Or, le « contexte » d'une inscription est parfois une ou plusieurs inscriptions plus anciennes, et j'étais intriguée par le cas de sites où les écrits s'accumulent, parfois sur des millénaires, déployant un « spectacle³ » de graphies différentes (fig. 3) au sein d'un même monument ou sur une falaise.



Fig. 3 : Paroi inscrite du palais de Darius à Persépolis, relief sculpté, Fârs, Iran
© Photographie Olivia Ramble.

La description du support d'une inscription ne figure presque jamais dans les éditions de textes, consacrées à l'étude philologique des termes et aux faits historiques rapportés. Grâce à une bourse de terrain de trois mois obtenue auprès de l'Institut français de recherche en Iran, j'espérais combler cette lacune en effectuant un recensement aussi complet que possible des inscriptions moyen-perses connues. Je souhaitais relever leurs coordonnées géographiques afin de rendre compte de leur distribution à l'échelle de l'Iran, et espérais mettre à profit une technique photographique particulière, le RTI (*Reflectance Transformation Imaging*), pour en obtenir de meilleures images. Surtout, je voulais voir par moi-même comment ces inscriptions s'insèrent dans leur environnement, comment elles s'articulent les unes aux autres au sein d'un site, comment

³ *Spectacle d'écriture* est le titre du colloque international organisé en 2023 par Chloé Ragazzoli et Carole Roche-Hawley.

leur support agit sur leur paléographie et leur « mise en page », comment, enfin, elles agissent en retour sur leur environnement : certaines lancent des défis au lecteur, d'autres l'invitent à adresser une prière. Plusieurs ont marqué la toponymie locale : c'est le cas du site de Ganjnameh, littéralement « inscription du trésor », appelé ainsi en raison des inscriptions cunéiformes qu'il recèle.

Tout cela était sans compter la réalité du terrain et l'extrême difficulté de repérer les textes rupestres dans l'immensité du paysage iranien. Les inscriptions moyen-perses sont souvent connues d'après la vallée, la montagne ou le plateau où elles sont inscrites. On peut trouver sans difficulté cet emplacement sur une carte, et, après quelques négociations, un chauffeur de taxi acceptera d'abîmer les pneus de son véhicule sur la caillasse poussiéreuse des chemins plus ou moins hors-pistes qu'il faut emprunter pour y parvenir. Mais très vite, l'itinéraire qu'on pensait dominer sur le plan, à l'hôtel, et sur lequel la localisation de l'inscription semblait bien définie, s'évanouit complètement dans ce décor de géants. Sans la bonne volonté d'un guide local – et plus particulièrement d'un berger – qui connaît tous les recoins de sa région depuis son enfance passée à arpenter la montagne avec ses troupeaux, trouver quelques lignes de texte gravées sur une pierre dans une vallée ou sur une falaise relève de l'impossible. C'est à tous les guides que nous avons rencontrés lors de mon étude de terrain que cet article est dédié. Sans leur aide précieuse nous serions bien souvent rentrés bredouilles à l'hôtel. Surtout, ils m'ont montré que ces textes, anciens de plusieurs millénaires, sont encore bien vivants.

Première rencontre avec l'objet de travail hors des livres

Après des mois d'attente, je reçois enfin mon visa pour l'Iran mais réalise rapidement que je suis bloquée à Téhéran : il faut encore que le Ministère de la Culture iranien délivre mon autorisation de recherche, sésame obligatoire pour photographier les inscriptions dans les sites mondialement connus et très surveillés comme Persépolis. J'apprends aussi qu'en raison d'incidents violents à la frontière iraquienne, l'ambassade de France m'interdit de me rendre sur les sites de Bisotun et Taq-e Bostan, situés au nord-ouest de l'Iran. Voyant fondre mon précieux temps de terrain et frustrée aussi d'être bloquée à Téhéran qui est écrasée par un nuage de pollution qu'aucune pluie n'est venue dissiper depuis des mois, je décide de me rendre dans le sud de l'Iran rejoindre l'archéologue Sébastien Gondet. Il s'est installé avec son équipe à Pasargades pour y faire des prospections magnétiques sur les jardins royaux achéménides.

Pasargades est surtout remarquable pour ses ruines achéménides, mais le site conserve quelques vestiges épigraphiques moyen-perses, indice de la réutilisation d'anciens sites aux siècles postérieurs. Un petit groupe de cinq inscriptions

funéraires sont gravées à l'écart des ruines au nord-est du site – il s'agit de ma première confrontation avec des inscriptions moyen-perses hors des livres, grandeur réelle. Je suis frappée par leur état d'effacement extrême et la difficulté que nous avons à les repérer, malgré les photographies qu'en a publiées David Stronach en 1978, dans son étude de référence sur Pasargades⁴. Milad et moi nous attendons à ce que les inscriptions soient gravées sur les parois verticales de la falaise et sillonnons longtemps le secteur indiqué par Stronach avant de réaliser que nous sommes en train de marcher sur notre objet d'étude : il était impossible de nous rendre compte sur les photographies publiées en gros plan qu'elles sont inscrites au sol, sur les zones planes du substrat rocheux. Nous notons qu'elles sont placées à proximité et à l'intérieur de l'ancien mur de fortification achéménide – une simple observation lors de ce détour imprévu par Pasargades qui nous sera bien précieuse. Les traits faiblement gravés ne donnent rien sur mes photos et je décide de tester mon matériel de prise de vue RTI.

Techniques de relevés, ou comment rendre visible l'invisible

En préparant mon terrain, je m'étais renseignée auprès de collègues épigraphistes sur les différentes techniques photographiques permettant un rendu optimal d'inscriptions rupestres. Au XIX^e siècle et jusque dans les années 1950 le latex était très utilisé pour effectuer des moulages d'inscriptions et de bas-reliefs en Iran. Ce matériau a beaucoup dégradé les parois des monuments, rendus friables par le temps et leur exposition aux éléments. Le papier mâché humide, qu'on applique sur la pierre puis qu'on laisse sécher, est moins agressif – mais il faut composer avec les autorités, qui ne me permettront pas de toucher les vestiges anciens. Rien que mon mètre laser, qui me sert à mesurer la hauteur des inscriptions depuis le sol, a causé quelques remous parmi les gardes chargés de notre surveillance à Persépolis, inquiets que la lumière rouge n'abîme les monuments. J'étais très surprise d'entendre mes collègues travaillant sur des inscriptions anciennes en Inde, me raconter qu'ils avaient l'habitude d'enduire les textes rupestres d'encre d'imprimerie pour faire ressortir en creux les traits gravés. On évolue en Iran dans un contexte de travail tout autre.

Le RTI est conseillé pour les inscriptions effacées et abîmées. Je suis séduite par cette technique parce qu'elle ne nécessite qu'un matériel minimum : une caméra avec une télécommande permettant de déclencher la prise de photo sans toucher l'appareil (pour éviter les secousses), un flash externe, un trépied et deux objets ronds qui réfléchissent bien la lumière. C'est ainsi que des billes

⁴ David Stronach, *Pasargadae*, Oxford, Clarendon Press, 1978, p. 163-166, pl. 138-139.

de billard, trouvées dans le bazar de Chiraz, ont fait partie intégrante de notre équipement de terrain.

Le principe du RTI consiste à prendre plusieurs photos de la même inscription sans bouger la caméra, mais en déplaçant le flash externe à chaque prise pour offrir un éclairage différent sur des clichés sinon identiques. Les clichés sont ensuite compilés dans un logiciel qui produit une photo-matrice en (faux) 3D. Celle-ci peut être « naviguée » pour étudier la même inscription sous différents éclairages, permettant de faire ressortir les courbes des traits inscrits. Le seul inconvénient de cette méthode est qu'elle est laborieuse : les photos sont dans un format lourd à traiter et il faut attendre d'être à l'hôtel pour les verser dans le logiciel. Si bien que Milad et moi ne découvrons qu'en fin de journée, et souvent plusieurs jours plus tard, si notre manège a réussi : il suffit que la caméra ait bougé lors d'une prise pour que la photo-matrice ne se compile pas. Toutefois, mes premiers résultats sont encourageants – ce qui, à l'œil nu, comme sur une photographie classique, ne semblait être qu'une surface rocheuse polie par le soleil, se révèle recéler le tracé serpentin de lettres moyen-perses (fig. 4). Au vu du long processus nécessaire pour transformer un échantillon de terrain en objet scientifique exploitable, Bruno Latour a justement remarqué qu'on ne devrait jamais parler de « données » mais toujours d'« obtenues » – le relevé d'inscriptions moyen-perses consiste effectivement à rendre manifeste, par le truchement de la photographie et le jeu de lumières artificielles, ce que l'œil peut à peine percevoir⁵.

⁵ Bruno Latour, « Le "pédofil" de Boa Vista – montage photo-philosophique », *Petites leçons de sociologie des sciences*, Bruno Latour, Paris, Seuil, 1996, p. 188.



Fig. 4 : La même inscription sassanide tardive photographiée avec et sans l'aide de la technique RTI, Pasargades, relief sculpté, Fārs, Iran © Photographie Olivia Ramble.

Les inscriptions-légendes de Naqš-e Rostam : réflexions sur l'essor des études sassanides

Entretemps, mon permis de recherche est enfin arrivé et nous quittons Pasargades pour les sites de Persépolis et Naqš-e Rostam. À force de thés et de gâteaux, nous établissons un bon contact avec les autorités locales et obtenons le droit de travailler sur les sites à l'aube, avant l'ouverture au public. Nous profitons ainsi de la lumière rasante du soleil levant, et de l'absence des touristes pour nous approcher des inscriptions au-delà des barrières protectrices.

Au petit matin, Milad et moi sommes comme seuls au monde à contempler les tombes et les palais achéménides dans toute leur splendeur. Une meute de chiens errants a pris l'habitude de nous accompagner depuis notre hôtel jusqu'au site. Posés en sphinx sur les pierres achéménides encore fraîches, ils profitent de la quiétude des ruines en nous regardant travailler et semblent incarner le génie des lieux – jusqu'à ce que neuf heures sonnent et que le garde vienne les chasser avec un balai. C'est pendant ces quelques heures hors du

temps que je photographie les inscriptions sassanides de Naqš-e Rostam. Elles sont trilingues, en moyen-perse, parthe et grec. Comme des légendes dans un musée, elles indiquent l'identité des personnages représentés dans les bas-reliefs royaux – le fondateur de la dynastie sassanide Ardašīr et le dieu Ohrmazd, qui lui tend un diadème pour le consacrer roi (fig. 5). Ce sont les toutes premières inscriptions sassanides – c'est sans doute en partie pour les graver que l'écriture moyen-perse monumentale, détachée et ornée, a été élaborée par les scribes de la cour de la dynastie naissante. Surtout, elles sont la pierre de Rosette des études iraniennes : grâce à la présence de la version grecque, Antoine Isaac Silvestre de Sacy réussit en 1793 à déchiffrer l'alphabet monumental moyen-perse (fig. 6).



Fig. 5 : Scène d'investiture du premier roi sassanide Ardašīr par le dieu Ohrmazd, Naqš-e Rostam, env. III^e siècle ap. J.-C., relief sculpté, Fārs, Iran © Photographie Olivia Ramble.

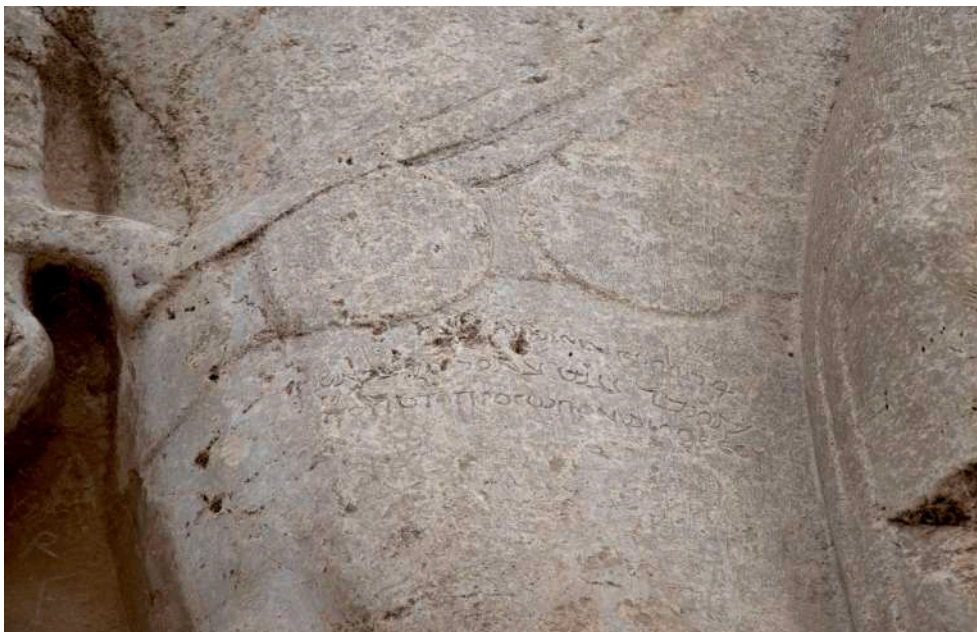


Fig. 6 : Inscription-légende trilingue (en moyen-perse, parthe et grec) gravée sur le cheval du dieu Ohrmazd dans la scène d'investiture d'Ardašīr, Naqš-e Rostam, env. III^e siècle ap. J.-C., relief sculpté, Fārs, Iran © Photographie Olivia Ramble.

Lorsqu'en 1667 le diplomate portugais Don García de Silva y Figueroa fit le lien entre le site de Chehel Minar (« Quarante Colonnes ») et la fameuse Persépolis de l'historiographie classique, les sociétés savantes européennes s'engagèrent dans une véritable course pour publier les premières gravures des vestiges⁶. La description des ruines devint un topos des récits de voyage « en orient ». Les étranges caractères en forme de flèches et de clous qui ornent les ruines achéménides furent l'objet de fascination et cristallisèrent rapidement les débats. Les diplomates et marchands qui s'étaient rendus sur les lieux en étaient convaincus, il s'agissait là d'une écriture, étrange mais « peu barbare », une sorte de « cabale » qui devait receler bien des merveilles⁷. Ils furent cependant moqués par le grand professeur Thomas Hyde d'Oxford, qui estima, sur la base des dessins qu'on lui soumit, que les caractères cunéiformes ne pouvaient être qu'un simple « jeu de sculpteur⁸ ». Savants de cabinet et aventuriers de terrain s'affrontèrent. Sur place, il était possible d'apprécier la manière dont les caractères cunéiformes respectent une mise en page, épousent l'agencement des

⁶ García Figueroa, *L'Ambassade de D. Garcias Figueroa en Perse*, trad. Abraham de Wicqfort, Paris, 1667, p. 141-143.

⁷ Thomas Herbert, *Some yeares travels into divers parts of Asia and Afrique*, London, 1938, vol. 2, p. 146 ; Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Paris, Louis Langlès, 1811, vol. 8, p. 320-324.

⁸ Thomas Hyde, *Historia religionis veterum Persarum eorumque magorum*, Oxford, 1700, p. 517.

palais. Sur papier en revanche, loin des monuments, la logique de leur organisation était difficile à percevoir.

Les inscriptions-légendes sassanides sont écrites dans des écritures tout aussi méconnues à l'époque (le moyen-perse et le parthe) mais qui, contrairement au cunéiforme, se rapprochent d'un point de vue esthétique d'alphabets plus familiers, comme l'hébreu ou le syriaque (fig. 6). Elles intriguèrent beaucoup moins – peut-être était-ce du palmyrénien, ou alors du copte⁹ ? C'est grâce à Stephen Flower qu'elles furent portées à l'attention de l'historiographie occidentale. L'histoire de ce jeune agent de la Compagnie des Indes orientales, et la trajectoire des dessins qu'il fit des inscriptions sassanides, sont dignes d'un roman policier.

Flower prit la route pour Persépolis en 1667 à fin de produire des gravures des ruines en réponse à une requête de la prestigieuse Royal Society¹⁰. Sur une page où il copia soigneusement les caractères cunéiformes si discutés, il ajouta une esquisse des inscriptions sassanides de Naqš-e Rostam (fig. 7). Il mourut peu après avoir exécuté ses croquis, qui furent dispersés. Ceux-ci tombèrent dans les mains de l'ambitieux Jean Chardin, marchand et joaillier à la cour du roi de Perse, qui se les appropriait. Mais Chardin fut trahi par son propre dessinateur, Guillaume-Joseph Grelot, qui s'agaçait d'être mal payé. Grelot se fit engager auprès d'Ambrosio Bembo, jeune aristocrate et aventurier vénitien beaucoup plus généreux, et emmena avec lui les croquis de Flower¹¹. Après un long périple, les dessins furent envoyés aux *Philosophical Transactions* par le consul à Alep, accompagnés d'une lettre dénonçant leur appropriation par Chardin et réattribuant leur paternité au jeune Flower décédé¹².

⁹ T. Hyde, *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*, 1760, p. 555 ; Anthony Welch et Clara Bargellini (dir. et trad.), *The Travels and Journal of Ambrosio Bembo*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 2007, p. 380.

¹⁰ Royal Society, « Inquiries for Persia », *Philosophical Transactions*, 1667, n° 2/23, p. 420. Stephen Flower est parfois appelé Samuel Flower dans l'historiographie.

¹¹ A. Welch et C. Bargellini, *The travels*, op. cit., p. 314.

¹² Francis Aston, « A Letter from F. A. Esqu. ; R. S. S. to the publisher with a paper of Mr. S. Flowers containing the exact and curious draughts of several unknown characters, copied from the ruins at Persepolis », *Philosophical Transactions*, 1693, n° 17/201, p. 775-777. Pour plus de détails sur cet épisode, voir Philip Huyse et Josef Wiesehöfer, « Carsten Niebuhr and Antoine Isaac Silvestre de Sacy. How a keen observer and a gifted young scholar unravelled the secrets of Sasanian Naqš-e Rostam », dans *Orientalist Gazes. Reception and Construction of Images of the Ancient Near East since the 17th Century*, Kerstin Droß-Krüpe, Agnès Garcia-Ventura, Kai Ruffing et Lorenzo Verderame (dir.), Münster, Zaphon, wEdge, n° 3, 2023, p. 202-207, n° 48.

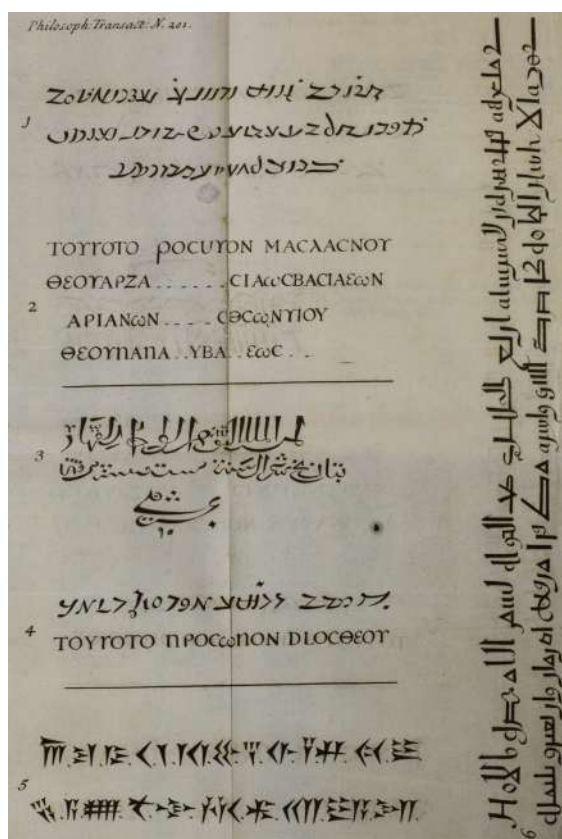


Fig. 7 : Stephen (Samuel) Flower, *Dessins d'inscriptions cunéiformes, parthes, moyen-perses et grecques à Persépolis et Naqš-e Rostam*, *Philosophical Transactions*, 1693, n° 17/201, p. 777.

Les inscriptions étaient publiées, mais le travail de leur déchiffrement ne faisait que commencer. Hyde y vit d'abord des graffiti de mercenaires palmyréniens postés en Perse, griffonnant pour faire passer le temps – une thèse qui resta incontestée pendant près d'un siècle¹³. La présence d'une version grecque induisit en erreur l'interprétation des personnages dans les bas-reliefs. Thomas Herbert, écrivain et diplomate du roi d'Angleterre, rejeta avec mépris les « fables » des habitants locaux, qui voyaient dans les sculptures le portrait du héros iranien Rostam (d'où Naqš-e Rostam, « portrait de Rostam ») : s'il y a du grec c'est qu'il s'agit d'Alexandre¹⁴. Cette identification erronée informa à son tour le déchiffrement de la version grecque par Hyde. En insistant beaucoup sur la main malhabile du graveur, ce classiciste pourtant chevronné vit dans le nom du roi sassanide « Ardašīr » l'orthographe corrompue du nom « Alexandre ». Ardašīr est décrit dans les inscriptions comme le roi des rois des « Iraniens » (APIANΩN) : Hyde, déterminé à lire le nom du conquérant macédonien, corrigea l'ethnonyme « APIANΩN » par « ΑΣΙΑΝΩN » (« asiatiques¹⁵ »). Ardašīr roi des rois d'Iran devint ainsi Alexandre roi des rois des asiatiques :

¹³ T. Hyde, *Veterum Persarum*, *op. cit.*, p. 555.

¹⁴ T. Herbert, *Some yeares travels*, *op. cit.*, p. 146.

¹⁵ T. Hyde, *Veterum Persarum*, *op. cit.*, p. 549-550.

une illustration de la puissance des préconceptions sur la lecture-même des inscriptions.

Les petites inscriptions sassanides devinrent un point focal de la recherche en Europe. Aucune description sérieuse des sites ne pouvait s'abstenir d'en faire un croquis. Leur notoriété dans les milieux scientifiques en Europe les avait tellement grandies dans l'imaginaire des voyageurs que nombres d'entre eux, s'attendant à les voir occuper une place centrale parmi les ruines, passèrent devant sans les voir. Ainsi, Engelbert Kaempfer avoua patement être incapable de les repérer et se résolut à faire graver les dessins de Flower dans le cartouche qui annonce son passage sur Persépolis (fig. 8¹⁶). D'inscriptions royales sassanides à graffiti de mercenaires palmyriens puis titulature imaginaire d'Alexandre, les voilà devenues des vestiges emblématiques de Persépolis–Naqš-e Rostam

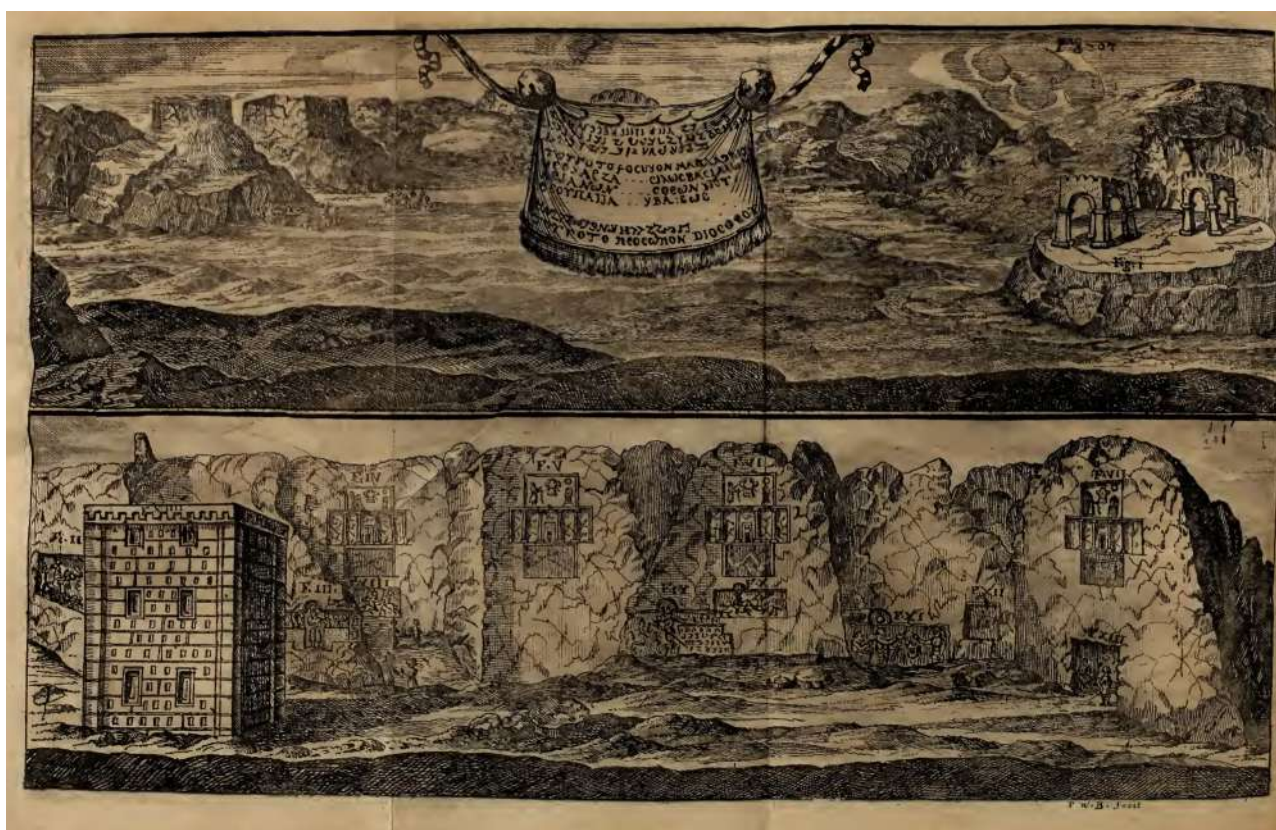


Fig. 8 : Engelbert Kaempfer, *Cartouche introduisant le chapitre sur Persépolis et reproduisant les dessins de Flower*, *Amœnitatum exoticarum*, Lippe, 1712, vol. 2, p. 306-307.

¹⁶ Engelbert Kaempfer, *Amœnitatum exoticarum*, Lippe, 1712, vol. 2, p. 306-307.

Mémoire de berger : quand la technologie moderne s'incline face à l'expérience de terrain

Ayant terminé notre travail de relevé à Naqš-e Rostam, je demande l'autorisation de marcher le long de la crête de la montagne Kuh-e Hossein, qui surplombe puis plonge derrière le site. Une inscription moyen-perse tardive y a été repérée, à une vingtaine de minutes de marche en montée. Ce sera l'occasion pour moi de tester mon matériel de relevé GPS. Le responsable du site accepte de nous y accompagner. Un ami à lui, Khalid¹⁷, berger dans son enfance, se joint à nous. Nous trouvons facilement l'inscription. En la photographiant, nous remarquons que comme les inscriptions de Pasargades, elle est gravée sur une pierre à même le sol, à côté et à l'intérieur de l'ancien mur de fortification du sanctuaire : celui-ci a disparu, mais son tracé est encore visible grâce au large ruban de poussière de brique rouge qu'il a laissé derrière lui en fondant. Je propose de continuer notre randonnée le long de la crête en gardant le mur-ruban sur notre gauche.

Un temps de marche plus tard, je m'arrête net. Sous mes pieds se trouve une autre inscription moyen-perse. Je me mets à sillonner le secteur dans un rayon d'une centaine de mètres, les yeux rivés au sol. J'en repère quatre autres, souvent après les avoir foulées aux pieds plusieurs fois. Le soleil est déjà haut dans le ciel et malgré mes boules de billard, mes clichés sont surexposés et blanchis. Notre randonnée se prolongeant, le responsable du site reçoit des appels réguliers de sa hiérarchie. Il prend des photos de moi prenant des photos des inscriptions et les envoie par texto pour documenter mes activités auprès de ses supérieurs. Les premiers visiteurs arrivent et il doit reprendre son poste ; nous convenons de revenir ensemble à l'aube pour prendre de meilleures photographies.

Khalid, Milad et moi continuons notre montée le long de la crête, en nous servant du mur-ruban rouge comme guide. Quelques heures plus tard, lorsque nous nous réfugions enfin à l'ombre d'un éperon rocheux pour boire un thermos de thé et entamer un morceau de *ranginak* (galette dense faite de dattes et de noix), nous avons photographié huit autres inscriptions. Les inscriptions répertoriées dans la région sont éparpillées dans différentes publications, et il m'est impossible de me rendre compte sur place si celles que nous venons de relever ont été documentées ou non. Toutefois, je commence à me dire que par un coup du sort extraordinaire, nous venons d'ajouter au moins quelques inscriptions non-documentées au maigre corpus épigraphique moyen-perse.

¹⁷ Le prénom a été changé.

Un vieux berger au visage marqué, courbé sur son bâton, vient se joindre à nous pendant que ses moutons grignotent la végétation brûlée des alentours. Refusant mon thé, il sort de sa veste une grande bouteille en plastique transparent, remplie de ce qui s'avère être du *araq*, une eau de vie locale des plus fortes. Il semble tout à fait insensible à cette boisson, dont la férocité est probablement décuplée par la chaleur accablante. Il hoche la tête calmement lorsque nous lui montrons, tout excités, les photographies d'inscriptions relevées ce matin-là. À ses dires elles balisent des chemins bien connus des bergers locaux et il est confiant que nous en trouverons d'autres.

Nous en rencontrons effectivement une autre, magnifiquement conservée, à un quart d'heure de marche plus loin. Elle est gravée sur une seule ligne bien droite, parfaitement orientée d'est en ouest, de façon à ce que si on se tient devant comme pour la lire, on fait face au nord, vers l'ancien mur de fortification. La batterie de mon GPS est vidée depuis longtemps et je ne peux pas enregistrer les coordonnées de notre emplacement. Je m'inquiète de ne jamais la retrouver. Mais nous n'avons plus d'eau, nous avons à peine mangé, et des heures de marche sous un soleil impitoyable nous séparent du site. Il faut rentrer. Khalid me dit de ne pas m'inquiéter – désignant sa tempe avec son index, il m'assure avoir mémorisé l'emplacement de toutes les inscriptions rencontrées ce matin-là.

Il avait dit vrai. Lorsque nous revenons à l'aube, batteries rechargées, thermos rempli, Khalid nous guide mieux que tout GPS à chacune des inscriptions dont je n'avais pas enregistré l'emplacement la veille. Elles sont pourtant finement inscrites, éparpillées çà et là sur la crête rocheuse, parfois cachées par la végétation broussailleuse. Comme je le serai encore et encore, je suis sidérée par l'acuité visuelle et la mémoire spatiale extraordinaires de ceux qui ont passé leur enfance à parcourir la montagne. Trois mois durant, ces intermédiaires nous ont été plus précieux que toute carte ou publication.

L'inscription d'Hajjiabad et son double : miroirs de l'historiographie européenne

Quittant le faste de Persépolis, nous partons pour les sites moins courus et plus isolés recélant des inscriptions moyen-perses. Notre chauffeur de taxi se moque de moi parce que je m'écrie triomphalement « *čupun* ! » (forme familière de *čupān*, « berger ») dès que je vois un homme ou un enfant avec son troupeau paissant sur le bord de la route. Il arrête alors la voiture pour que je puisse lui montrer des photos d'inscriptions sur mon portable – j'ai développé une confiance inébranlable en leur mémoire visuelle.

Dans la vallée d'Hajjiabad, nous longeons la falaise tout un après-midi à la recherche de la grotte où le roi sassanide Šābuhr I a fait graver une inscription bilingue, moyen-perse et parthe. Nous nous décidons à approcher un camp de Bakhtiari (un peuple semi-nomade) installé là pour la nuit – les chiens de garde nous ont repérés de loin et aboient de manière inquiétante. Une dame âgée, digne et intimidante, assise le dos droit sur un petit tabouret, fait taire les chiens en nous voyant approcher. Nous lui expliquons ce que nous cherchons. Sans un mot, elle lève lentement le bras et nous montre de l'index l'emplacement de la grotte, cachée dans la falaise.

L'inscription d'Hajjiabad commémore un fait d'arme : le roi, accompagné de sa cour, décocha une flèche depuis cette grotte ; son tir fut si puissant que la flèche tomba de l'autre côté de la crête rocheuse. Dans la dernière ligne, le roi continue de défier le passant de reproduire son exploit, en décrivant les caractéristiques topographiques précises qui lui permettent de mesurer la portée de son tir. C'est une des premières inscriptions sassanides à être relevées après celles de Naqš-e Rostam (fig. 9).

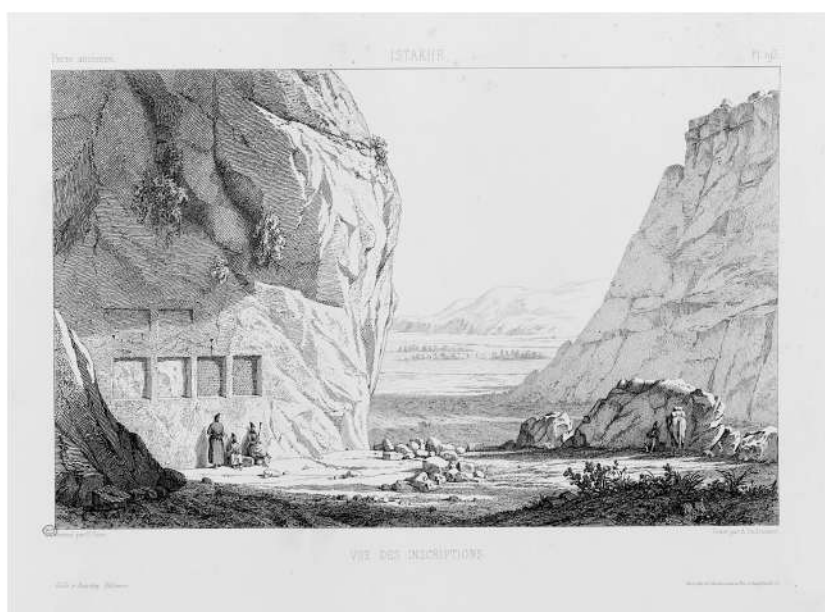


Fig. 9 : Eugène Flandin et Pascal Coste, *Vue panoramique du site de la grotte d'Hajjiabad et de ses inscriptions*, Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, Planches, *Paris, Gide et J. Baudry*, vol. 4, 1851, pl. 193.

James Morier, écrivain et diplomate anglais, célèbre à l'époque pour son roman populaire *Les Aventures de Hajji Baba d'Ispahan* – portrait satirique de la société persane truffé de motifs orientalistes – se rendit à Persépolis en 1810¹⁸. Il

¹⁸ James Morier, *A second journey through Persia, Armenia and Asia Minor*, London, 1818, p. 76-77.

s'ennuya vite : ce qu'il voulait, c'était faire une découverte, trouver un vestige qui n'avait jamais encore été décrit. Il s'informa auprès des habitants locaux, qui le conduisirent à une grotte aux inscriptions étranges. Morier n'en fit qu'un dessin rapide, il ne pouvait s'attarder sur place : à ses dires, ses guides étaient inquiets car la région était « infestée de Bakhtiaris » – l'ironie veut que ce soit justement l'une d'eux qui nous ait aidé à trouver notre chemin. Je suis frappée par les récits de voyageurs européens qui décrivent à Hajjiabad un paysage idyllique : selon eux, la végétation était somptueuse ; les rivières regorgeaient de poissons et de tortues ; des filets d'eau cristalline formaient un rideau d'eau à l'entrée de la grotte. La vallée asséchée est méconnaissable aujourd'hui.

Suite à la « découverte » du site par Morier, des moulages en plâtre de l'inscription furent pris et envoyés à la Royal Society de Dublin. À l'aide d'un pantographe, les caractères pressés dans le plâtre furent transposés en dessin, permettant leur publication sur papier¹⁹. Hajjiabad fut aussi la première inscription sassanide à bénéficier d'une toute nouvelle technologie : la photographie. Le géographe Franz Stolze, qui se rendit en 1874 à Persépolis avec un laboratoire photographique ambulant, fit un détour par Hajjiabad pour documenter l'inscription, protégeant au mieux les précieuses plaques de verre du soleil²⁰. Stolze lui-même rentra en Europe par la route, mais prit soin d'envoyer ses plaques de verre par bateau, un voyage plus long mais qu'il espérait plus sûr. Nombre de ses plaques furent malgré tout brisées lors du voyage ; celles d'Hajjiabad survécurent.

Le texte présente un vocabulaire beaucoup plus riche que celui des courtes inscriptions-légendes connues jusqu'alors, et les pantographes dérivés des moulages ainsi que les photographies de Stolze offrirent aux chercheurs un matériel de travail accessible et de qualité. Pendant près d'un siècle, l'inscription fut un point focal dans l'étude du moyen-perse (pour les mêmes raisons, ce fut aussi le texte le plus utilisé pour forger des objets sassanides inscrits – bols « magiques », plaque d'argent – au XX^e siècle²¹ !). En la déchiffrant, les savants furent interpellés par une particularité linguistique : l'inscription présente de nombreux mots sémitiques. Rapidement, Hajjiabad cristallisa un débat central concernant la « nature » de la langue moyen-perse : était-ce une langue

¹⁹ Edward Thomas, *Early Sassanian Inscriptions, Seals and Coins*, London, Trübner & Co., 1868, p. 70-71. Cet instrument de dessin formé de quatre tiges articulées permet de reproduire mécaniquement un tracé, soit exactement, soit à une échelle différente.

²⁰ Friedrich Andreas et Franz Stolze, *Persepolis: die achaemenidischen und sasanidischen Denkmäler und Inschriften*, Berlin, Asher & Co., 1882, vol. 1, p. 1-2 [non paginé].

²¹ Shaul Shaked, « Spurious epigraphy », *Bulletin of the Asia Institute*, 1990, n° 4 (n. s.), p. 267.

sémitique avec de nombreux emprunts indo-européens (« aryens²² »), ou une langue iranienne avec de nombreux emprunts sémitiques ? Ces interrogations incarnaient un topos de la recherche scientifique de l'époque : la relation historique entre les peuples « aryens²³ » et sémitiques. Ainsi, en 1841, Eugène Boré brandit le moyen-perse (le « pehlvi ») comme un idéal de paix entre les peuples, sous l'égide du zoroastrisme :

La doctrine du magisme [...] rapprocha dans une même société spirituelle des nations que divisaient les antipathies de race, les superstitions de culte, la différence de langage et les intérêts politiques. Cette alliance fut exprimée par celle qui s'opéra entre les langues respectives de ces peuples, et de laquelle naquit le pehlvi. Il est curieux de voir l'idiome chaldéen [...] transiger ici amicalement avec une langue sœur de celles des Grecs et des Romains²⁴.

Les savants venaient en fait de se heurter à un fondement du système d'écriture moyen-perse : il est hétérographique. Il dérive de l'araméen, langue écrite de l'administration impériale achéménide. Suite à la chute des Achéménides, par tradition et par habitude, les scribes iraniens continuèrent d'écrire de nombreux mots araméens. Rapidement cependant, ceux-ci devinrent des unités graphiques fossilisées : ils n'étaient plus déchiffrés phonétiquement lettre par lettre, mais lus de manière globale, comme des idéogrammes faits de lettres. Ainsi, « roi » s'écrit avec le mot araméen (l'araméogramme) « MLKA », mais se *lit šāh*, qui est le terme iranien. Les araméogrammes n'étaient donc pas des emprunts linguistiques mais une caractéristique graphique du système d'écriture moyen-perse. La clé de l'hétérographie moyen-perse ne sera révélée aux chercheurs européens qu'à la fin du XIX^e siècle, par les prêtres zoroastriens d'Inde (les Parsis). De nombreuses lectures erronées s'ensuivirent. Le numismate Edward Thomas, en tentant une première traduction courageuse de l'inscription d'Hajjiabad, lut phonétiquement l'araméogramme « MNW²⁵ ». Celui-ci représente le pronom relatif moyen-perse *kē* (« qui »), mais Thomas le rapprocha du mot persan *mēnōg*, « immatériel ». À chaque phrase où le relatif est employé, Thomas se vit obligé d'intégrer la notion « d'immatériel » : il est ainsi question d'une flèche et d'une cible « immatérielles et spirituelles ». Plus

²² En Europe au XIX^e siècle, les études dédiées à l'analyse comparée des langues sémitiques et indo-européennes désignent ces dernières par l'adjectif « aryennes » ou « ariennes ». Voir Marcus Müller, « Essai sur la langue pehlvie », *Journal Asiatique*, n° 7, sér. 3, avril, 1839, p. 290. En vertu du principe (erroné) de l'identité des langues et des peuples, cette catégorie linguistique vient à décrire une catégorie ethnique, favorisant la conception non fondée d'une « race aryenne » dont la supériorité supposée fut l'un des noyaux idéologiques des mouvements antisémites du début du XX^e siècle.

²³ Voir note ci-dessus.

²⁴ Eugène Boré, « Considérations sur les inscriptions pehlvies de Kirmanchāh traduites par M. le baron de Sacy », *Journal Asiatique*, n° 11, sér. 3, 1841, p. 644-645.

²⁵ E. Thomas, *Early Sassanian inscriptions*, op. cit., p. 73-77, 98.

déroutant, il prit le verbe « être », représenté par l'araméogramme « YHWWN », pour être une transcription phonétique de *yahud*, « juif » : une traduction extraordinaire s'ensuit, où Šābuhr se présenterait dans son inscription comme le roi du peuple juif. Thomas interpréta l'inscription comme un « manifeste » attestant des influences occidentales subies par le roi sassanide, et de sa conversion à la « vraie foi », le christianisme²⁶. Tout comme Hyde qui était déterminé à lire le nom d'Alexandre dans les légendes de bas-reliefs, l'inscription d'Hajjiabad est un canevas sur lequel les chercheurs européens ont projeté leurs grilles de lecture.

Dans les années 1950, des archéologues iraniens ont mis au jour une inscription jumelle d'Hajjiabad, à une demi-journée de voiture, dans la gorge de Tang-e Boraq²⁷. Le texte est presque identique – il s'agit d'un autre exploit de tir à l'arc – mais le roi l'adapta quelque peu pour inclure la description de caractéristiques topographiques propres à ce lieu (les conditions de tir sont notamment meilleures à Tang-e Boraq qu'elles ne l'étaient à Hajjiabad). Le site est saisissant et laisse entrevoir ce que les voyageurs ont vu jadis à Hajjiabad : la route de poussière blanchie par la sécheresse s'ouvre soudainement sur une gorge emplies d'une eau claire, abreuvée par un millier de filets d'eau qui tombent en cascade de la falaise (fig. 10). Un épais tapis de mousse rend terriblement glissant le petit chemin qui monte dans la falaise en colimaçon. Nous y avançons lentement, souvent à genoux, à la recherche de l'inscription. J'aperçois un vieux berger avec ses brebis de l'autre côté de la gorge. De loin, nous lui expliquons ce que nous cherchons avec de grands signes, mimant l'acte d'écrire dans l'air. Il comprend tout de suite. Prenant un caillou, il le lance fort pour qu'il vienne frapper l'endroit de notre côté du ravin où se trouve l'inscription : nous sommes ainsi guidés jusqu'à elle par le bruit de ses cailloux.

²⁶ *Ibid.*, p. 100.

²⁷ Ali Sāmi, « Kašf-e čand katībe-ye pahlavī », *Gozāreš-hā-ye bāstānšenāsi*, n° 4, 1957, p. 73-179.



Fig. 10 : Site de la grotte de Tang-e Boraq, Iran © Photographie Olivia Ramble.

Qu'est-ce qu'une découverte ? Ou quand la montagne veut bien livrer ses secrets

Contre toute attente, nous avons rencontré des inscriptions inédites au fil de nos excursions, y compris à proximité de sites pourtant très connus et documentés comme Naqš-e Rostam. Toutefois, si ces inscriptions sont absentes de l'historiographie, leur existence est souvent parfaitement connue localement – il semble donc bien malaisé de suivre James Morier et parler de « découverte ». Comme ce voyageur l'a d'ailleurs reconnu involontairement, la documentation de vestiges dépend presque entièrement de l'aide d'intermédiaires. Pour le reste, c'est à la montagne de décider si elle veut bien livrer ses secrets. Ainsi, à Tang-e Xošk (littéralement « gorge asséchée »), à la recherche de deux inscriptions répertoriées dans les environs, nous interrompons le pique-nique d'une grande famille nomade pour demander de l'aide. Vingt minutes plus tard, nous sommes escortés par trois jeeps et une bande d'enfants hilares jusqu'au fond de la gorge. Le taxi, mal adapté au terrain accidenté, avance lentement le long de l'ancien lit de la rivière, une petite fourmi noire dans un paysage lunaire. Arrivés au rocher inscrit, une surprise nous attend : il y a trois inscriptions et non deux comme indiqué dans les publications. La troisième est gravée sur le même rocher, mais sur la partie inférieure, et la sécheresse des derniers jours l'a révélée.

Notre rencontre avec le jeune Hussein a ouvert ce récit. Sa mère nous accueille dans leur maison aux murs bleus, et sur une nappe à même le sol dispose du thé, du pain, des herbes et des petites boules de fromage. Satisfait d'avoir pu nous recevoir comme il se doit, Hussein nous emmène faire le tour des trésors

des environs : des grottes couvertes de graffitis modernes, un énorme bloc de marbre au milieu d'un champ, des rochers avec des traces de balles, et un arbre appelé « l'arbre grec » parce que personne n'en connaît l'essence. Les derniers rayons du soleil glissent de l'autre côté de la vallée. Hussein se décide enfin à nous montrer l'inscription dont il m'avait malicieusement suggéré l'existence. Nous commençons une petite ascension vers la falaise. Je sens qu'Hussein ralentit le pas en remarquant un petit bassin creusé dans le sol – première indication d'un contexte funéraire zoroastrien. La nuit tombe et Hussein utilise la lampe-torche de mon téléphone pour éclairer la paroi de la falaise. Puis, surgissant de la pénombre, la voilà. Je n'en reviens pas – en face de moi est une inscription moyen-perse. Sa graphie particulièrement ronde et ses lettres détachées ne ressemblent à rien que j'ai pu voir dans les publications. Je suis sûre que nous sommes devant une inscription qui a échappé à toute documentation. En revanche, le graffiti rouge fait à la bombe juste au-dessus montre qu'elle est bien connue de la jeunesse locale, le petit éperon rocheux à cet endroit offre un refuge bienvenu. Hussein me dit qu'elle est appelée « l'inscription grecque », parce qu'elle semble ancienne et qu'elle n'est pas en persan. Comme « l'arbre grec » de tout à l'heure – l'adjectif semble décrire ce qui est étrange et ancien.

Montagne d'Iran : vers une typologie de ses trésors

Je remarque au cours de mes entretiens que les bergers et autres habitants ne semblent pas accorder plus d'importance aux inscriptions anciennes qu'aux autres éléments saillants de leur environnement : comme si elles étaient une caractéristique topographique parmi d'autres. D'ailleurs, lors de nos conversations, ils n'utilisent pas le mot *katibeh* (« inscription rupestre »), préférant celui de *naqš* (littéralement « forme »), un terme au champ sémantique large qui désigne aussi bien un dessin ou une carte papier, qu'une formation rocheuse ou une inscription. Certes, beaucoup des guides que nous avons rencontrés (notamment les plus âgés, et les membres de tribus nomades) étaient probablement analphabètes, mais il ne fait aucun doute qu'ils soient parfaitement en mesure de distinguer une inscription d'un bas-relief. À l'instar du vieux berger à Tang-e Boraq qui a tout de suite su interpréter nos gestes d'écriture dans l'air, il est évident qu'ils sont conscients que les inscriptions sont le fait d'un acte d'écriture, et qu'elles sont anciennes. Toutefois, elles font partie d'un éventail de marqueurs visuels qui balisent la montagne, auxquels aucune hiérarchie particulière n'est imposée. Tout comme Hussein qui insistait pour nous montrer ses repères préférés avant de nous conduire à l'inscription, il est arrivé que nos guides ne saisissent pas l'intérêt particulier que nous prêtons, justement, aux textes rupestres.

Dans les environs du lac Pari, apercevant un berger avec son troupeau, je m'empresse de faire arrêter la voiture. Le jeune homme, immense et élégant, est protégé du soleil brûlant par une large couverture de laine brune avec une bordure colorée qui lui tombe jusqu'aux chevilles. À la vue de l'inscription sur mon portable, il secoue la tête et avec un sourire me dit que je suis dans la mauvaise vallée. Un passant qui observe notre interaction s'arrête pour savoir ce que nous cherchons. Étudiant l'image sur mon téléphone il hoche la tête et nous fait signe de le suivre. Ravis, Milad et moi lui emboîtons le pas. Nous quittons la route et suivons un chemin de montagne, jusqu'à un petit cul de sac. Notre guide s'arrête et indique un gros rocher, l'air triomphant :

— Regardez ! On dirait un chameau, n'est-ce pas ? Et si on penche la tête à droite, on dirait une vieille dame avec un gros nez.

Déconcertés, nous ne comprenons pas le lien qu'il a fait entre la photo de l'inscription et cette étrange formation rocheuse. Il continue avec enthousiasme :

— On dit qu'il y a un trésor à l'intérieur !

Vers la fin de notre séjour, notre chauffeur m'avoue qu'il a été chasseur de trésor dans sa jeunesse. Depuis des siècles, les sites archéologiques de la région sont victimes de fouilles clandestines, révélant pièces de monnaies et sceaux qu'on retrouve dans les bazars de Chiraz. De nombreuses légendes entourent les vestiges : on leur attribue des vertus prophylactiques tout comme on les accuse d'être à l'origine de catastrophes naturelles. Le plus souvent, les histoires rapportent l'existence de trésors dissimulés à l'intérieur de la montagne : certaines inscriptions sont bombardées avec l'espoir d'accéder à la cachette. Or selon notre chauffeur, lorsqu'il partait en quête d'un trésor dans la montagne avec sa bande, tout aspect remarquable du paysage était retenu comme un indice possible de la présence d'une cache. Une roche étrange, un arbre esseulé dans une vallée asséchée, un bas-relief effacé et une inscription dans une langue inconnue sont autant de signes qu'il faut savoir lire. Avec un sourire malicieux, il me dit que depuis qu'il suit nos excursions ces dernières semaines, son regard a changé. Il comprend à présent qu'il s'y était mal pris : seuls les vestiges anciens et non les caractéristiques topographiques étranges sont susceptibles de recéler les richesses des rois passés. Milad, inquiet, s'empresse de bien lui expliquer qu'il ne trouvera rien derrière les inscriptions, mais Charles Goodwin aurait dit qu'à force de nous observer au travail et de constater la hiérarchie que nous faisons des éléments saillants du paysage, notre chauffeur avait commencé à saisir *ma* vision professionnelle de *son* environnement²⁸.

²⁸ Goodwin a démontré que « voir » est un acte cognitif ancré dans un contexte social et historique précis. Il définit notamment la pratique du *highlighting* (« mettre en valeur ») qui consiste à

La vie des inscriptions moyen-perses, plusieurs fois millénaire, est souvent houleuse et ne s'arrête pas à leur publication papier. Seul le travail de terrain permet d'en saisir, du moins d'en entrevoir, les dimensions multiples et les nombreux rebondissements. Quelques siècles après que les premières inscriptions sassanides ont été gravées, leur écriture, le moyen-perse, tombe en désuétude, puis dans l'oubli. Alors que leur alphabet devient inintelligible, le temps et le soleil iranien s'attachent à blanchir et effriter les parois rocheuses sur lesquelles elles sont inscrites. Plusieurs sont sciemment détruites par des dynasties postérieures ; plus tard, elles seront endommagées par les moulages d'archéologues peu scrupuleux, certaines d'entre elles bombardées par des chasseurs de trésors. Mais même indéchiffrables – peut-être justement parce qu'elles le sont ? – on continue d'y lire des faits historiques fantastiques et des légendes. Elles transforment la toponymie locale, informent l'identité des personnages dans les bas-reliefs adjacents. Elles marquent le caractère sacré d'un site autant qu'elles le créent. À partir du XVII^e siècle, elles se retrouvent au cœur d'une Persépolis-manie qui invite les curieux et aventuriers du monde entier à venir les admirer. Elles sont alors activement redécouvertes, dessinées, moulées, photographiées, étudiées, débattues, publiées et forgées. Lorsqu'un début de déchiffrement s'esquisse, on attribue des origines diverses à leur alphabet, et leurs commanditaires deviennent tour à tour rois, mercenaires et conquérants. Alors que les premiers mots sont lus, elles ouvrent tout un champ d'étude, et, en creux, reflètent toute une époque, avec ses préoccupations socio-politiques propres. La publication de leur traduction ne réussit pas à les figer. Pour nombre d'entre ceux qui les connaissent le mieux – habitants locaux, membres de tribus nomades et bergers – elles continuent d'être tout aussi illisibles, et, surtout, tout aussi riches d'informations et d'histoires. Elles sont encore l'enjeu de débats scientifiques, et de tensions aussi – le droit de les photographier est fortement réglementé et nécessite des permis ; mes « obtenues » de terrain ne pourront pas être publiées. Elles sont l'objet de convoitise, notamment des chasseurs de trésors, aux yeux desquels elles sont une des multiples expressions sensibles du numineux en montagne, et signifient parfois le lieu d'un trésor caché. La montagne, elle, bien vivante, accepte de temps en temps de révéler certaines inscriptions qu'elle protège depuis des siècles – il arrive qu'une paroi inscrite, longtemps ensevelie, soit soudain dévoilée – mais pour avoir une chance de les rencontrer, il faut savoir demander à ceux qui en sont les gardiens.

imposer une hiérarchie subjective sur les éléments d'un environnement matériel pour faire ressortir ceux qui sont pertinents à l'activité de l'observateur ; Charles Goodwin, « Professional vision », *American Anthropologist*, n° 93/3, 1994, p. 610-611.